

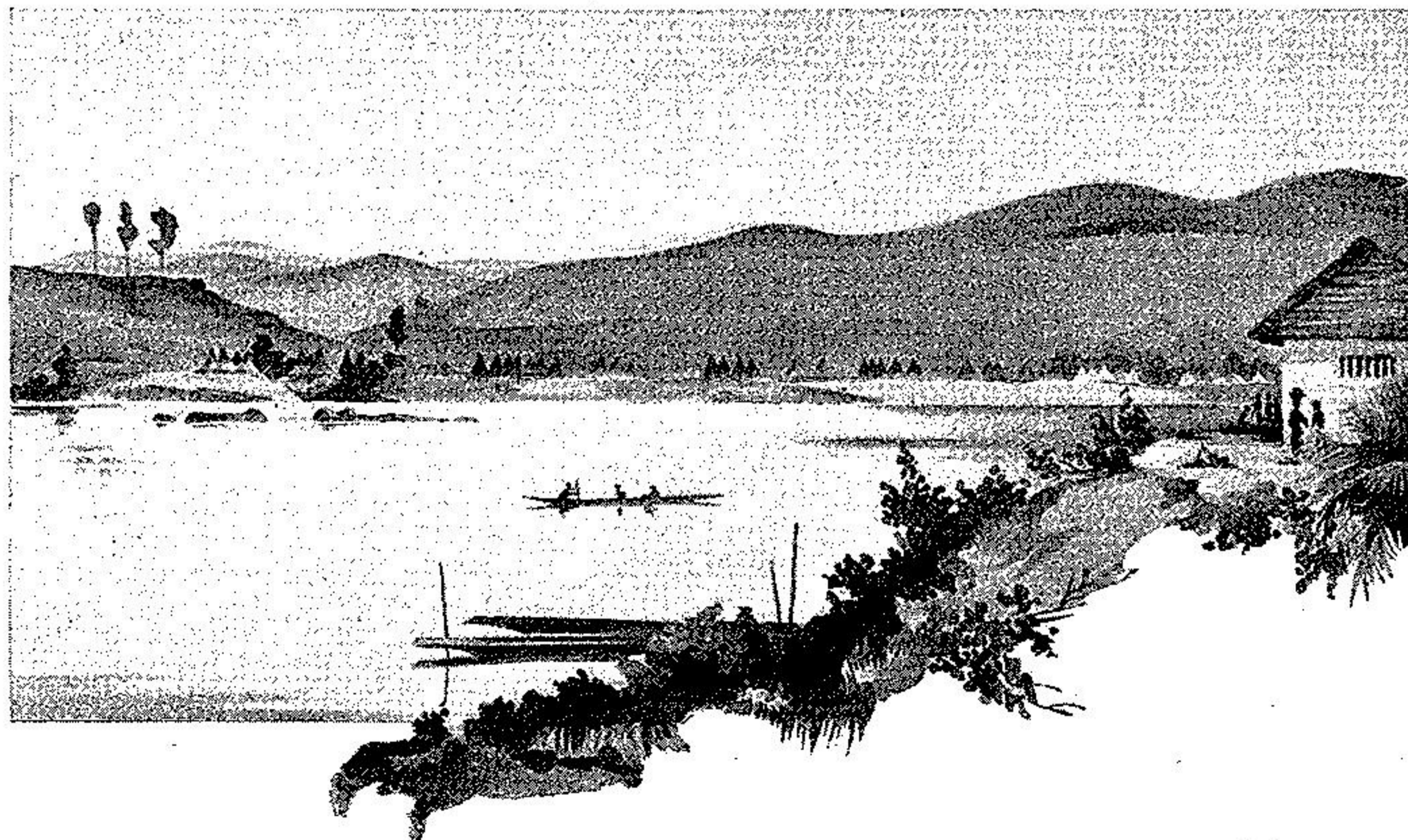
## SEIZIÈME LETTRE.

Banzyville.

Septembre-octobre 1892.

.....

Le pays environnant Banzyville est montagneux; boisé au sud, dénudé complètement au nord de l'Ubangi. J'ai dit qu'il était habité par les Sangos et les Bongos; il faut ajouter les « Bubus », occupant



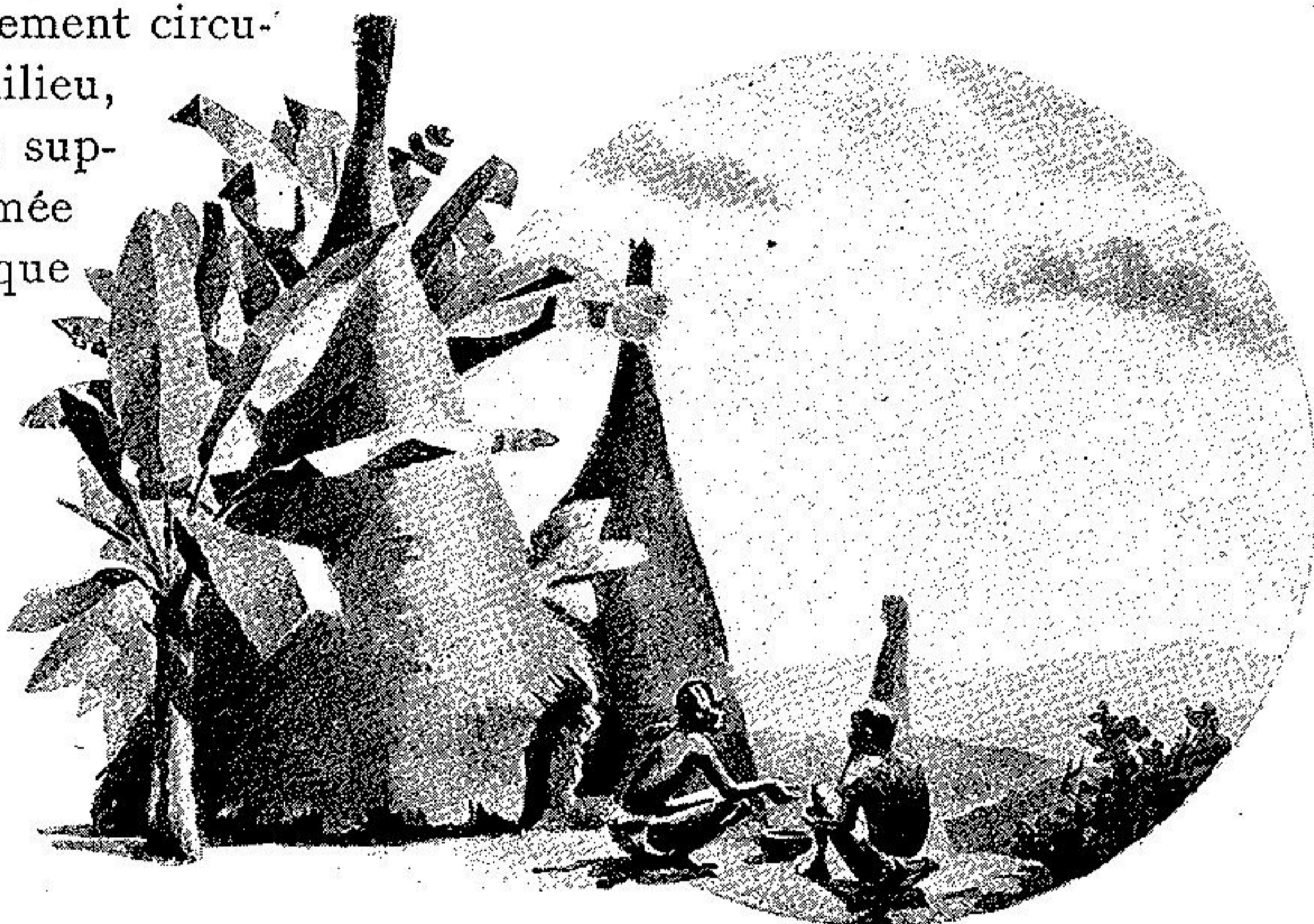


la contrée en arrière de la rive droite. Ces Bubus vivent familialement, ne formant pas de villages mais des groupes de quelques chimbèques, très disséminés.

Le poste français, situé en face de la station, ne reçoit que rarement la visite de ces peuplades pastorales, lesquelles ne se risquent jamais de traverser la rivière.

Amusantes de loin ces huttes pointues, piquées sur le versant des montagnes ou dentelant le bord des rivières. De près, laides, négligées.

L'intérieur, nécessairement circulaire, est sombre; au milieu, une étagère à claire-voie supporte les vivres, que la fumée d'un feu préserve de l'attaque des insectes; cette fumée couvre le chaume d'un enduit miroitant. Tout autour, en désordre, des nattes, pots, lits de bambou; suspendus à la carcasse du toit, des objets d'usage indéterminé, fétiches modestes.



En voyage, nous

logeons dans ces huttes,

sur ces lits; ne pouvant supporter la fumée préservatrice des moustiques, nous couvrons les feux et tendons notre moustiquaire.

La garde-robe des Sangos est aussi simple que celle des Banzyris; le vêtement d'écorce des hommes leur donne, quand l'étoffe est neuve, encore raide, un aspect ridicule dont ils sont très fiers.





Les femmes, gracieuses créatures, si pudiques dans leur nudité, ont le bon goût de s'en tenir au fil imperceptible qui fait tout leur costume! Vient-il à leur faire défaut, on les voit s'éloigner rougis-santes, à leur manière, et, chose singulière, j'éprouve moi-même un sentiment bizarre quand je les surprends ainsi dévêtues.

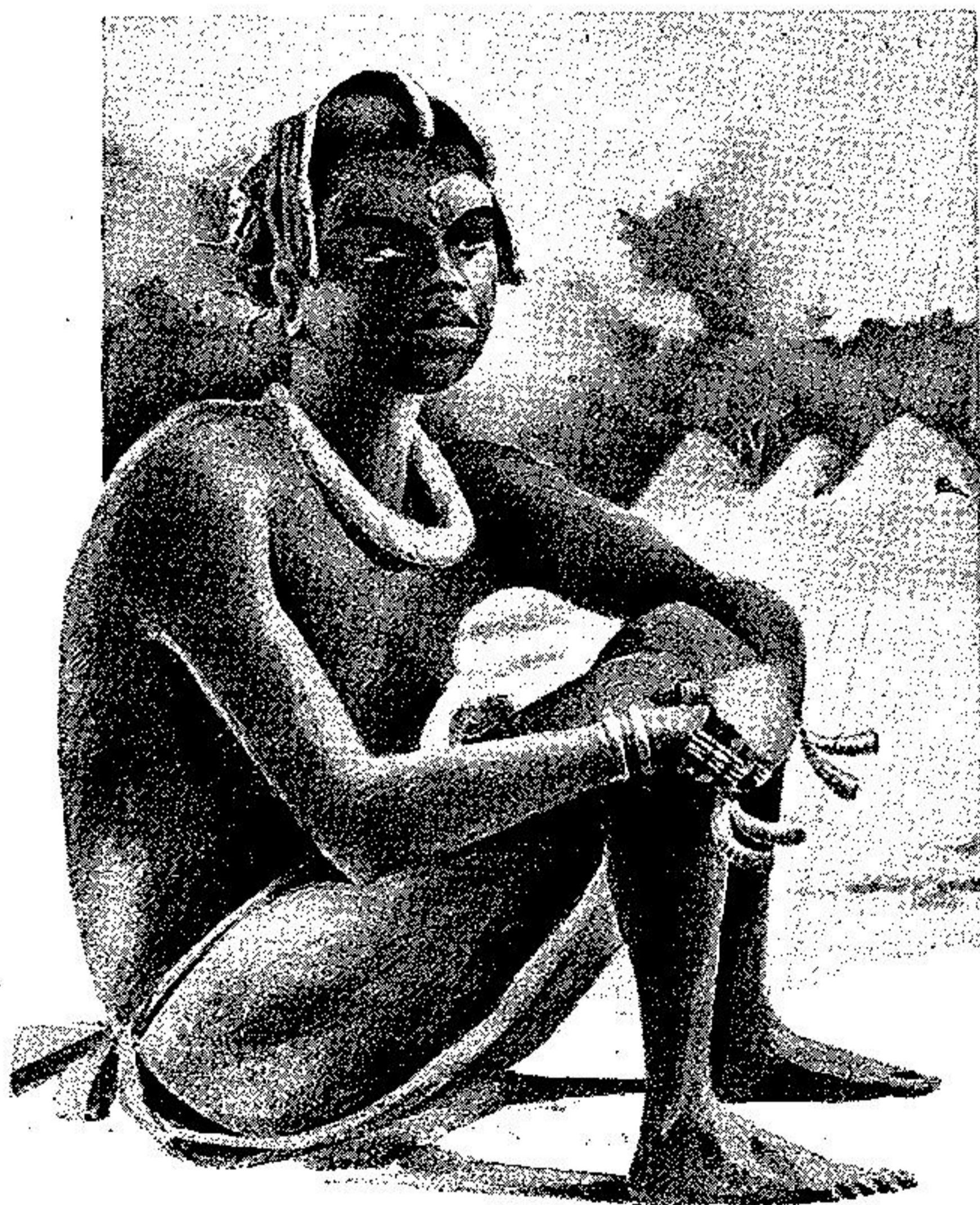
Une fois mariées, elles fixent à ce fil une feuille de bananier qu'elles enfourchent, petit drapeau vert tendre, flottant au gré des vents! Enfin, les femmes en deuil s'entourent la tête, la taille, les bras, les jambes de torçons de paille; ce n'est pas coquet!

Les ornements sont pareils à la majeure partie des ornements

nègres : le cuivre rouge domine. A signaler des fétiches portés par les hommes aux bras et aux jambes, fétiches composés simplement d'un bâtonnet entouré de fil métallique, quelquefois une tête sculptée.

Je ne reviendrai pas sur les coiffures, d'une diversité étonnante. Les perles qui les chargent, d'abord enfilées, sont ensuite cousues dans les cheveux; il faut ces têtes touffues et crépues pour réussir, sinon je me serais offert le plaisir de m'en faire confectionner une.

Rarement les jeunes





filles adoptent la chevelure postiche, et cela ne m'étonne guère, car, pour être dans le mouvement, les tresses sont si longues qu'elles doivent être enroulées et forment un encombrant fardeau.

Les armes, nombreuses et variées, se ressentent de l'influence musulmane.

Les Sangos n'emploient pas la flèche; par contre, ils usent de la « trombache », un couteau à lancer très en honneur chez les Bibus. Lances, harpons, sagaies et couteaux sont chargés de cuivre, de laiton, de fer ou même

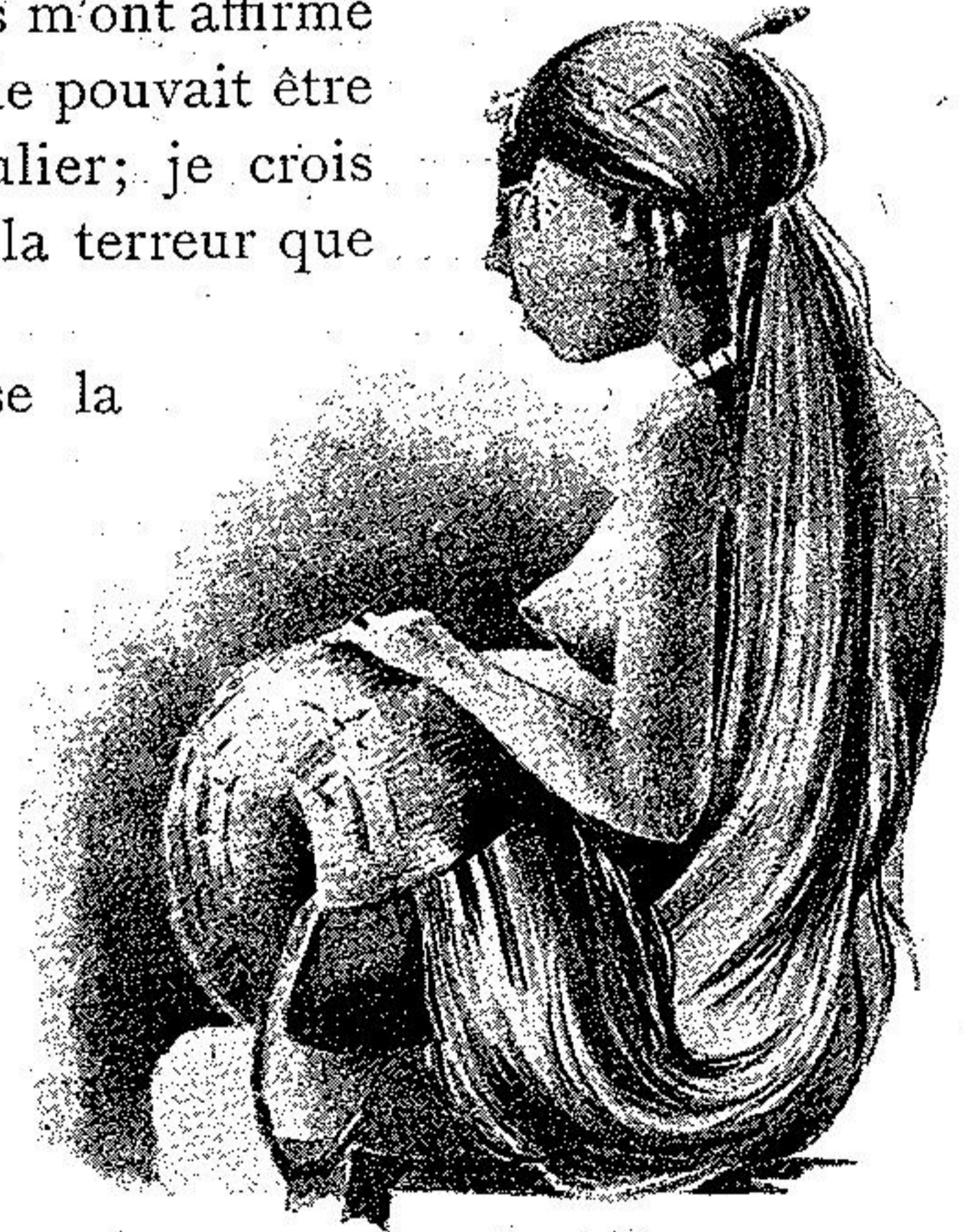
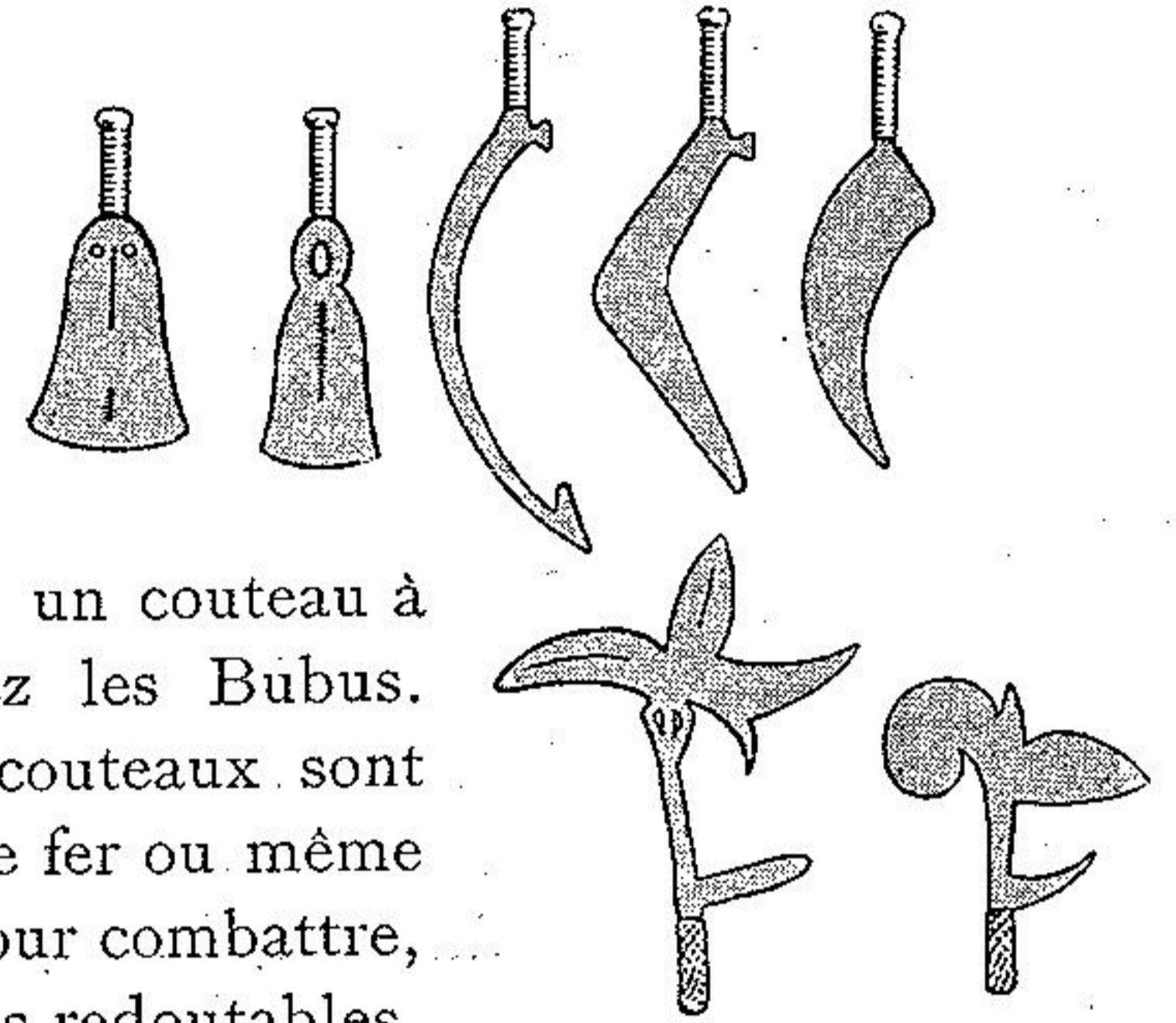
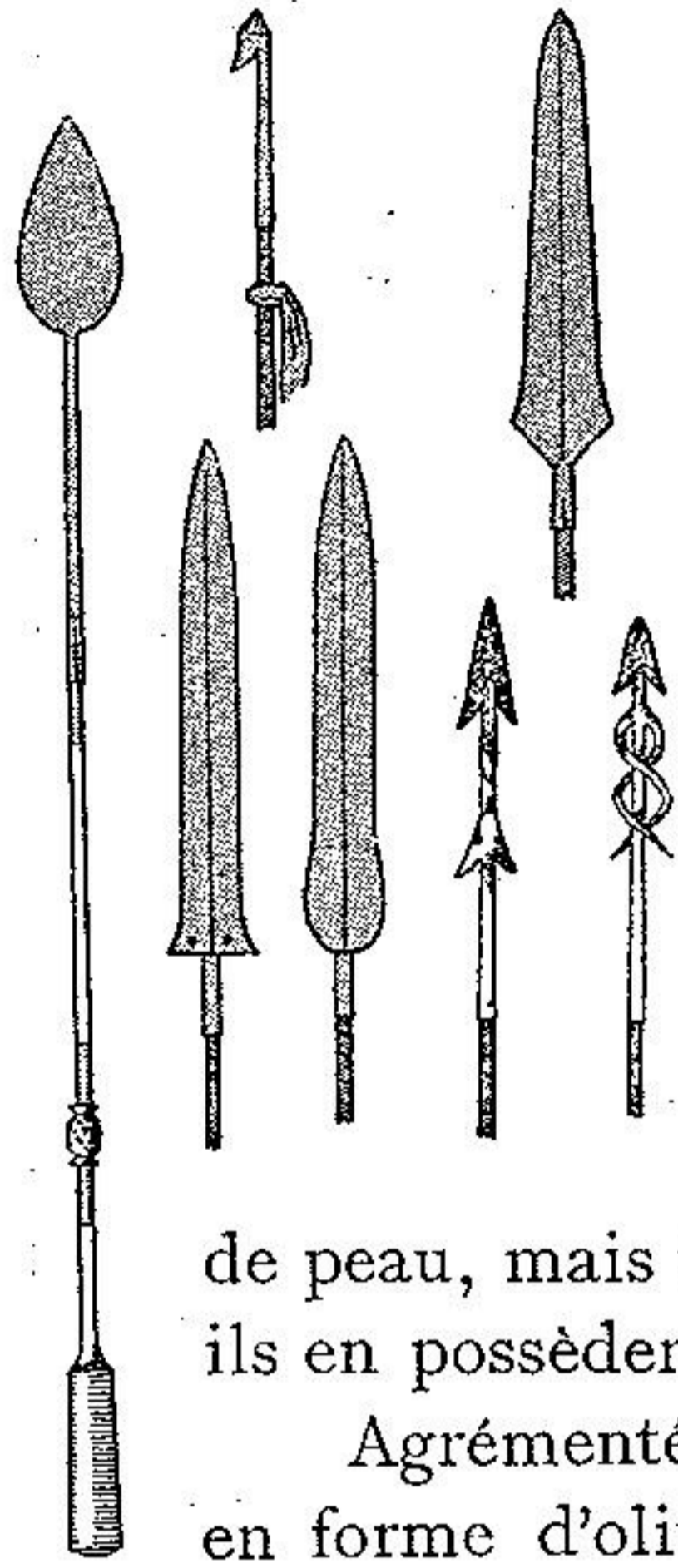
de peau, mais telles sont des armes de luxe; pour combattre, ils en possèdent de plus grossières, non moins redoutables.

Agrémentés de plumes rouges de perroquet, de sonnettes en forme d'olives, garnis souvent d'un ombilic, les boucliers

servent plus à contribuer au vacarme, le chant national de ces peuplades, qu'à parer les coups. Des Sangos m'ont affirmé que le bouclier des Bibus était le seul qui ne pouvait être percé par une lance, grâce à son tissu particulier; je crois qu'ils ont inventé cette légende pour justifier la terreur que leur inspire ces voisins entreprenants.

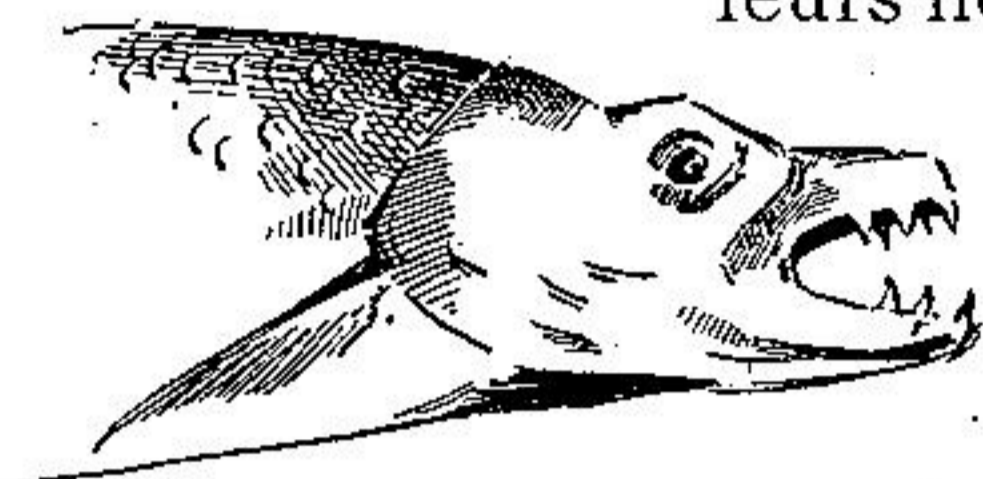
Aucune industrie spéciale ne caractérise la région; un peu de poterie, de vannerie, de travaux de forge, et encore, si peu!

Les mœurs sont d'un primitif, mais d'un primitif! Très difficiles à observer, a priori, l'on ne saurait y trouver de fait caractéristique.



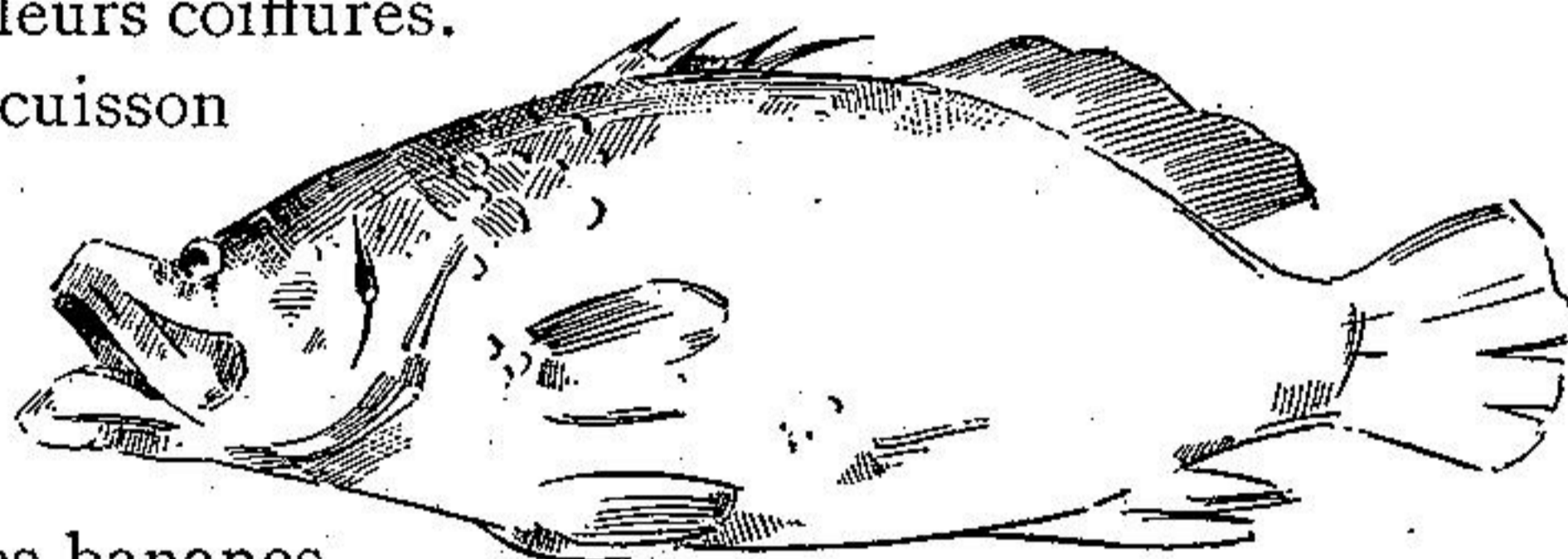


Les riverains pêchent; le poisson est si abondant que ce n'est guère une occupation absorbante; les Bongos cultivent et chassent, à leurs heures.

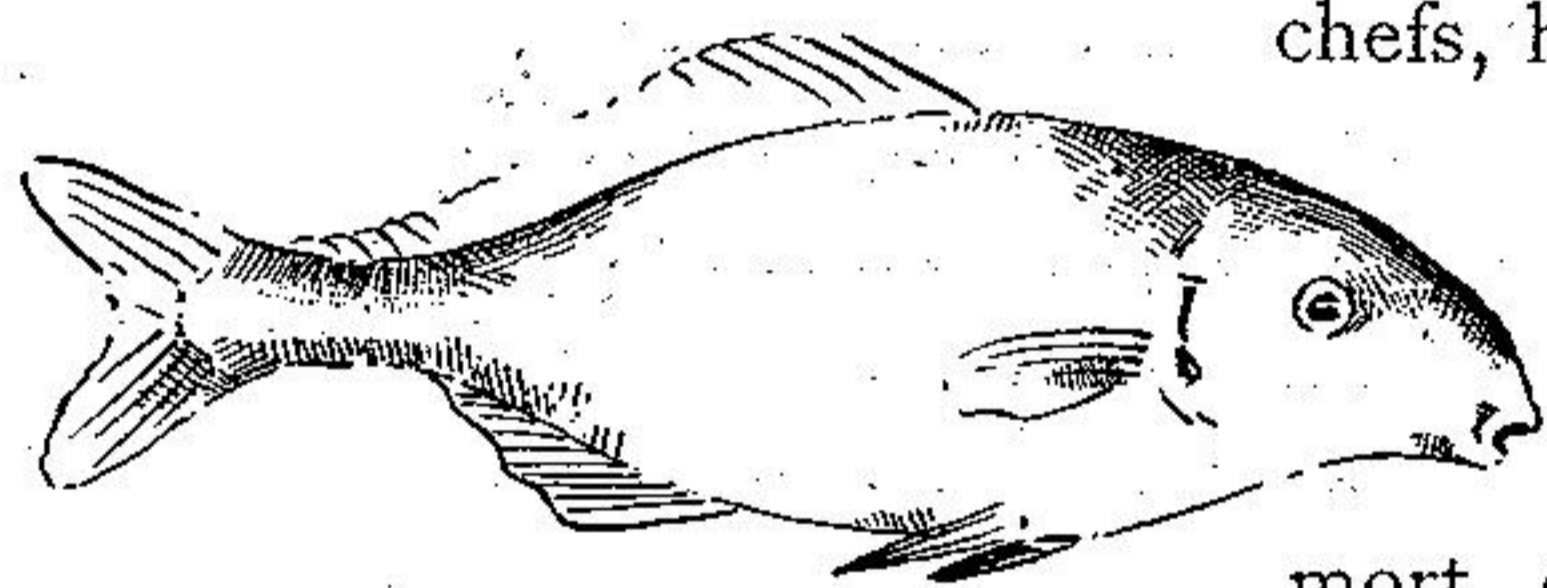


Circulez parmi les huttes d'un village, vous verrez la plupart des indigènes somnolents; quelques-uns s'occupent, sans ardeur, à tailler une pagaie, tresser un panier, forger un fer de lance; d'autres, paresseusement étendus, se laissent édifier leurs coiffures.

Quelques femmes surveillent la cuisson de mets élémentaires; le repas est-il prêt, un groupe se forme, la ménagère partage sur des grandes feuilles étalées une bouillie de légumes, distribue des bananes,

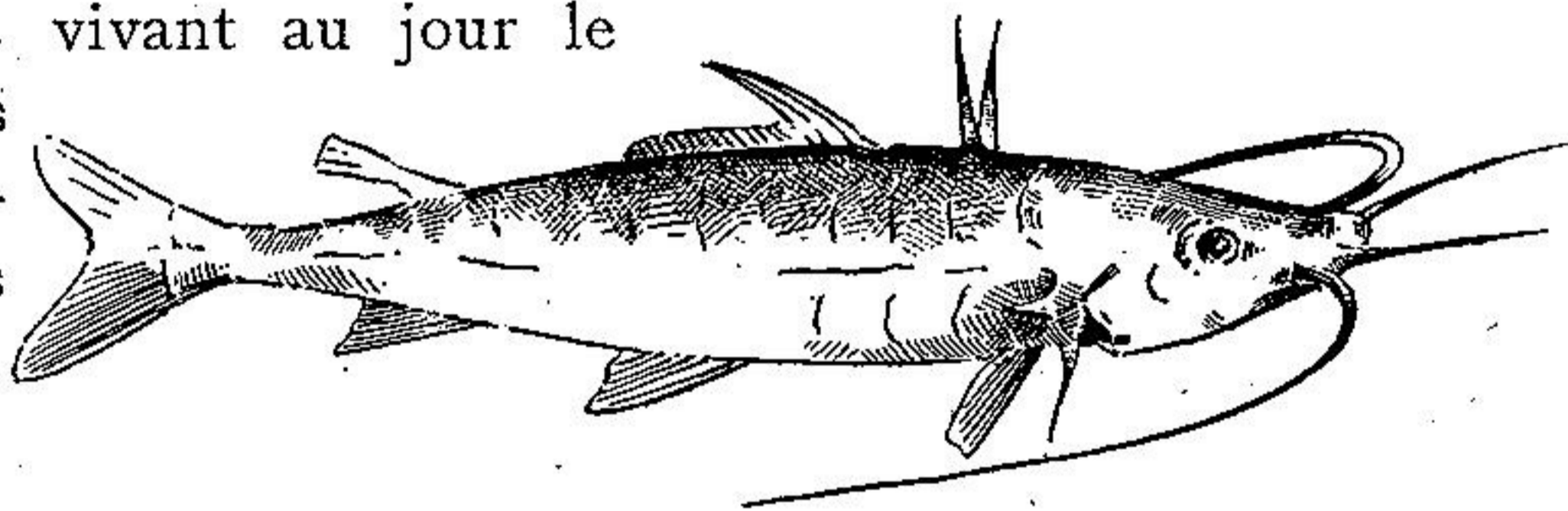


du maïs, du sel, des piments. Tous les convives sont traités également : chefs, hommes libres, esclaves semblent avoir les mêmes droits.



Quel est le propriétaire de ces chèvres, de ces chiens, de ces poules vagabondes; à qui appartiennent cette brassée de bois mort, ce perroquet perché, seul causeur dans la torpeur du jour; et ces plantations, ces pirogues, tout enfin?

Heureuse communauté vivant au jour le jour, sans ambitions et sans désirs; les « n'susus » (poissons) tomberont toujours dans ses filets, les bananiers se reproduiront sans peine; à quoi bon thésauriser!



Le soir, fatigués de leurs longues siestes, les jeunes gens se réunissent et dansent au son du tam-tam et du tambour. Danses



variées et gracieuses, si nature, que les figures lascives n'en sont jamais choquantes.

Aux premiers quartiers de la lune, ces danses durent jusqu'au matin et, dans le calme des nuits étincelantes, murmurent sans trêve les chants de cette radieuse jeunesse!

Vient un jour, jour de peine, où le tam-tam bat à coups répétés.

Alerte! c'est l'ennemi!

Les hommes saisissent leurs armes; femmes, enfants, vieillards fuient dans la brousse, emportant leurs richesses, et, parmi les huttes abandonnées, lugubrement hurlent les chiens infidèles.

Guerres d'embuscades, faites de trahisons et de crimes; malheur aux prisonniers : les femmes ne reverront jamais leurs foyers, les hommes seront égorgés et d'atroces orgies de cannibales couronneront ces victoires éphémères.

L'influence du blanc met fin à ces discordes sanglantes; intervenant dans toutes les difficultés entre indigènes, il s'impose en juge équitable.

Jadis, les populations avoisinant Banzyville vivaient en un état de trouble perpétuel; aujourd'hui, chaque village a ses droits reconnus. L'ordre a remplacé la discorde; il est même bien rare que les indigènes, voisins de la station, mangent encore de la chair humaine. Cela n'est arrivé qu'une fois depuis mon arrivée.

C'était chez « Bemay », un chef en aval du rapide.





Un breuvage avait été administré à un esclave pour chasser le mauvais esprit qu'il avait soi-disant dans le ventre. Je ne sais si le mauvais esprit a été chassé, mais le malheureux en est mort; découpé puis bouilli ou boucané, il servit de régal à ces féticheurs pratiques.

Indigné, j'imposai une forte amende à Bemay, leçon plus efficace que le plus éloquent discours dont il n'aurait pu comprendre la morale.

Un chef vient-il réclamer mon intervention soit en son nom, soit au nom d'un de ses hommes; afin d'écartier les causes futiles, j'exige au préalable une redevance. Après enquête, si la plainte paraît fondée, je provoque un débat contradictoire et rends un jugement, ce qui n'est pas toujours aisé; ces moricauds sont si retors que la vérité se dégage difficilement.

Lorsque ma décision n'est pas respectée, ce qui est rare, tant pis pour le délinquant; j'emploie la force.

Les cas sont d'une variété infinie; le plus fréquent est celui du mari qui ne parvient pas à se faire payer par un lovelace les complaisances de madame. Faut-il dire que je me contente de le consoler en engageant cet intéressant époux à renoncer à ce métier déplorable.

Un chef Bongo détenait une femme volée; en têtu moricaud, il refusait carrément de la rendre, refusait même de venir à la station afin de régler cette palabre; par deux fois, des émissaires que je lui envoie pour l'amener à de plus raisonnables idées, sont reçus à coups de lance, et je suis forcé d'en recourir aux armes.

Je pars la nuit avec quelques soldats afin de surprendre l'ennemi au petit jour. Nous marchons dans le plus grand silence le long d'un étroit sentier sous bois : le guide, moi, mes hommes en file indienne, puis un sous-officier qui m'est venu de Bangasso, Dumoulin, chargé de surveiller l'arrière-garde. Cette disposition tactique, inévitable, est très dangereuse, les adversaires, embusqués, pouvant nous attaquer en un point donné, sans que le reste de la colonne pût intervenir.

Le chemin est fréquemment barricadé par des arbres abattus;



les fourrés étant impénétrables, nous ne pouvions contourner ces obstacles qui sont longs à détruire.

Nous arrivons ; partout règne un silence absolu. Une solide palissade nous retarde encore avant de pénétrer dans la place.

Quand nous entrons, le nid est vide ; les indigènes ont eu le temps de se réfugier dans la brousse. Immédiatement, je lance mes hommes à leur recherche, tandis que je m'installe dans le village avec Dumoulin, les boys et le clairon.

La guerre de ces pays, si on peut l'appeler guerre, est bien différente de celle qu'on peut se l'imaginer chez nous. Il est rare que l'on puisse voir l'adversaire, toujours caché et embusqué. Le blanc n'a qu'un rôle passif, il occupe le centre de la position, déploie ses soldats en tirailleurs et attend.

Bientôt le crépitement des coups de fusil m'annonce que l'ennemi est découvert ; un soldat m'est rapporté la jambe traversée d'un harpon ; je le soigne à la hâte. Cinq femmes prisonnières arrivent successivement ; jugeant cette prise suffisante, je fais sonner le ralliement. Mon but est atteint ; grâce à ces ôtages, le chef rebelle sera forcé de venir se soumettre.

Nous nous comptons, nous sommes au complet ; l'adversaire laissé sept hommes sur le terrain, victimes que je déplore et pourtant inévitables. Si nous n'agissions pas avec vigueur, les indigènes considéreraient notre bonté comme une faiblesse et nous serions vite débordés. Quelques morts aujourd'hui épargnent des hécatombes humaines dans l'avenir.

Le lendemain, le chef, convaincu de ma supériorité, vient me demander la paix ; il restitue la femme volée, je lui rends ses ôtages et nous sommes aujourd'hui d'excellents amis, les moricauds ne gardant jamais rancune d'une pile reçue, au contraire.

« N'zara mingi » (j'ai bien faim), disait mon nouveau camarade en terminant la palabre, frottant son estomac d'un air désolé. Comme